

## Amené passé

Marcel Labine

---

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14813ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Labine, M. (1996). Amené passé. *Moebius*, (69-70), 27–30.

MARCEL LABINE

*Amené passé*

C'est des clous qu'il faut au bout pour  
les suspendre comme deux bras étendus  
ces lambeaux de souvenirs-cicatrices  
de trois jours retrouvés parmi les déchets  
de ma tête comme ceux mêlés  
sous le hangar à l'odeur de moisi et d'urine  
ou celle des cadavres des petits animaux  
perdus derrière la maison étroite et froide  
l'hiver au charbon pelleté du carré  
la suie collée aux orteils et aux narines  
c'est là qu'ils sont dans la chair nulle part ailleurs  
qu'à ce récit peuplé de pieds noircis  
de poussière infiltrée aux running shoes  
à travers les œillets et les lacets croisés en vitesse  
avant de souper et de lorgner sous le haut  
d'un pyjama béant les seins de la grande voisine  
aux mains lancées vers une balle bleu blanc rouge  
égarée au fond de la cour de terre battue  
cerclée d'annonces de Kik Cola  
et de Coke rouillées pour que les rats ne passent pas  
jusqu'à la porte moustiquaire ni  
ne se rendent jusqu'aux plumes aux cous  
et aux ergots décharnés des pauvres bêtes de  
Pâques  
quand petit à quatre pattes rien n'éructe  
que la bave édentée avec de la terre plein la bouche  
si près des volailles en pleine ville oui oui  
et de la broche pour le coq séparé debout hurlant  
sur la niche du chien parti loin loin abandonné  
plywood troué plancher mordu livré aux dents  
des rongeurs pour les grains qui restent au fond

que le grand-père lançait en riant sonore dans  
mes oreilles au fond d'elles rien n'est confus  
cela se tient tout seul comme un vieux mécano  
ou comme les édifices minibrix aux toitures  
vertes et aux fenêtres à carreaux si belles  
s'ouvrant sur la béance et le vide qui flottait  
au-dessus du plancher invisible cela se place  
pas à pas sans effort aucun selon les dés du monopoly  
les cartes des mille bornes ou du vieux parchési  
et tout cela s'amène dans un déferlement  
de senteurs et de bruits de ruelles habitées  
de fers à cheval lancés qui tintent sur une pine  
d'acier qu'on voit à peine maintenant  
qu'il est passé neuf heures du soir malgré  
les feuilles d'aluminium lissées dessus pour  
en jouir le plus longtemps possible et ainsi  
retarder jusqu'au matin l'enterrement  
du chat-rôdeur dans la grande boîte de carton  
brun et ondulé que les moins peureux de la rue  
porteront sur leurs épaules de l'autre  
côté des rails du CPR dans les chardons  
et l'herbe à puce au fin fond d'un terrain  
vague coincé entre une cour à ferraille une rue  
et une usine de chromes et de matelas  
où tout gît de la misère du travail du vendredi mal  
payé  
et cela se dresse aussi aux couleurs des totems  
des ti-culs mal lavés après des banquets de moutarde  
et de tomates écrasées en pleine face volées très  
tôt à l'aube aux jardins des Italiens qui font pousser  
de si curieuses bêtes piquantes accrochées à des  
clôtures bancales mais cela se mange on n'en revient  
pas mais tout s'essaye touche tu vas voir et c'est  
doux  
et ce l'est comme n'importe quelle cuisse  
n'importe quelle première fesse pétrie de la paume  
et qui déborde jusqu'au bout des doigts où  
tiennent encore malgré la terre et le sable du parc

de vieux band-aids à l'allure si mal imitée de la chair  
ne connaissant de la souffrance alors que des gales  
grattées au sang et qu'on soulève pour voir du rose  
dessous ou quelques dents qui tombent presque  
d'elles-mêmes une mue dans la bouche si tôt  
alors que les mots ne servent encore qu'à se prendre  
pour d'autres déguisés au prix de trois épingles à linge  
et de bouchons de liqueur collectionnés qu'on échange  
bavant de vanité contre tout le reste du bloc  
bien obligé qu'il est d'admirer ces trésors de plastique  
aperçus dans un rêve éveillé au fond d'un catalogue  
tout chiffonné tellement il a suivi sous les draps  
dans la nuit noire et pleine des hurlements  
du métal contre le métal entre des dormants  
goudronnés

au passage des trains à bestiaux quand tremblent  
les murs le lit et tout le corps endormi affolé  
de voir malgré les ténèbres de cet espace un nuage  
de suie lâché des locomotives à vapeur retomber  
sur les linges blancs étendus aux cordes lâches  
qui vont et reviennent entre deux poulies rouillées  
d'un samedi à l'autre celui de la marche avec l'énorme  
grand-mère tirant la voiturette jusqu'au marché public  
où elle connaissait d'un camion à l'autre chacun par  
son père

ou par magie on ne savait pas comment quand elle  
était jeune et vivait sur cette terre qu'il avait fallu  
vendre pour des grenailles l'érablière avec et migrer  
ici épuiser tout le magot et repartir de rien effacé  
tout ça jamais un mot de ces années si ce n'est  
dans les récits de boucherie et de couteaux effilés  
et du cochon qu'on égorge et de son interminable  
plainte

de cette mort dans la lenteur et les excréments  
et du bœuf dépecé et de son sang à pleines chaudières  
pour le boudin noir enroulé sur l'étal qu'on voit  
aux petites heures il faut se lever avant tout le monde  
parce qu'on lui fait des prix pour le beurre acheté

en mottes pour les saucisses le lard salé et le tabac  
que le grand-père fumait sans cesse d'une pipe  
à l'autre à l'une sans fin et on fabulait  
on se disait que c'était pour la fumée blanche  
que chacune faisait du poids de cette fumée  
et de cette odeur qui vous attrapait les yeux  
le nez et la gorge ou à cause des nuages immobiles  
et si peu gris que son visage disparaissait totalement  
c'était alors un vieillard décapité presque d'outre-tombe  
qu'on entendait rire à l'idée qu'il faudrait bien  
l'égorger le déplumer ce coq fou hurlant passé minuit  
debout et délirant sur la niche du chien parti loin loin  
qu'il faudrait bien la manger cette bête de Pâques  
puisqu'elle n'avait coûté que les grains et un peu  
de broche pour la protéger contre les démons  
qui peuplaient la nuit la cour de terre battue  
et ce repas du dimanche arriverait comme une fatalité  
une épreuve tous attablés devant des tas de légumes  
fumants et un abominable poulet rôti anonyme  
bien au repos dans son jus gras plein d'yeux  
il ne resterait à ce moment des folies nocturnes  
des hurlements désespérés de la bête qu'une  
peau craquante de la chair fibreuse et sa fadeur  
qu'un vague souvenir perdu au fond d'une poubelle  
en fer-blanc toute bosselée et quelques plumes  
ensanglantées colleraient au couvercle que l'air tiède  
poussé entre les planches mal jointes de la clôture  
de bois tapissée de tôle agiterait dans tous les sens  
comme des clichés sitôt amenés sitôt passés